

TALIA AMOUGOU

LE DROIT DE GARDER LE SILENCE
ROMAN

TEHAM ÉDITIONS
97, AVENUE DU GÉNÉRAL DE GAULLE
94420 LE PLESSIS-TRÉVISE - FRANCE
2019

LES AVEUX

— J'appelle à la barre mon dernier témoin, mademoiselle De Almeida.

Cela faisait déjà plus de trois heures que j'étais dans cette pièce. Une pièce appelée chambre. Pour ma part, la froideur qui en émanait me faisait plus penser à une chambre froide qu'à n'importe quelle autre « chambre ». Était-ce justement pour cela qu'on nommait cela une chambre, dans le but de nous rappeler que nous étions dans cette pièce, au frais, comme dans une chambre froide, attendant d'être cuisinés ?

Nous étions plusieurs au départ ; à présent, il ne restait plus que moi. Ils étaient déjà tous passés. J'attendais mon tour. J'avais exigé de passer la dernière, car je savais très bien que ce que je comptais révéler allait marquer un tournant décisif dans cette affaire. L'ingrédient qui allait laisser une saveur, quelque peu amère.

Voilà qu'un agent s'approcha de moi et m'indiqua qu'il était l'heure. Je me levai et me dirigeai alors d'un pas assuré. Je n'avais pas peur, je n'avais plus peur, je me sentais libérée. J'entrai donc dans la salle d'audience. J'avais le cœur qui palpitait d'excitation. Après tout, il s'agissait des Assises. Les Assises, pour moi, avaient toujours eu une connotation mystique particulière, elles étaient un genre de temple, oui, un temple de la honte.

Je ne savais pas si j'étais réellement prête à affronter tout ce qui allait se passer.

Madame Morin avait toujours eu confiance en moi et pensait que j'étais capable d'affronter tellement de choses sans m'anéantir. Pourtant, alors que je savais pertinemment qu'elle était de mon côté, je ne lui avais pas encore confié ce que je comptais faire ce jour-là, ce 13 avril 2014, et, pire encore, je ne lui avais jamais parlé de ce que j'avais fait un an auparavant.

Je ne saurais dire, aujourd'hui, si j'avais pleinement conscience de ce qui se déroulait autour de moi. Je marchais tel un robot. Mes bras allaient d'avant en arrière suivant le rythme de mes pas. J'avais choisi une jupe pour l'occasion. Elle était trop serrée : je sentais mon collant frotter entre mes jambes. J'étais totalement à l'étroit ; mon ventre, bien qu'il fût vide, était ballonné, ma gorge, serrée.

La salle était noire de monde, et pourtant, tellement silencieuse. J'aperçus maître Lomes, avocat de l'accusé, monsieur Salimann Romain, dans son box. Monsieur Salimann, un homme d'une trentaine

d'années, sans-papiers, qui vivait en France depuis dix ans maintenant. Il était en affaire avec monsieur Croiza, victime dans ce dossier. Monsieur Salimann aurait tenté de tuer monsieur Croiza en lui infligeant plusieurs coups de couteau et aurait pensé l'avoir achevé d'un coup de dictionnaire sur la nuque. Pour un membre de l'Académie française, se faire tuer par un dictionnaire, c'était bien un comble ! Monsieur Croiza n'était pas mort. Cependant, ses jours étaient encore en danger. Romain Salimann avait appelé les urgences après avoir commis son crime, d'après ses dires, et s'était dénoncé à la police. Il avait été arrêté pour tentative de meurtre sur la personne de monsieur David Croiza.

Mon regard s'arrêta sur les yeux bleus de monsieur Salimann, il avait l'air effrayé. Sûrement ce qui allait se passer le terrifiait-il. Il savait, il savait tout et aurait aimé tout arrêter. Je lui avais promis que je ne ferais rien qui ne soit pas réfléchi, j'osais espérer que s'il me voyait arriver, à présent, il pouvait comprendre que c'était bien parce que j'avais pris le temps d'examiner tout ce qui allait suivre.

Je ne pus m'empêcher d'admirer la beauté des ornements qui paraient les murs de la salle d'audience. Ils la rendaient plus impressionnante encore.

Je continuai ma progression. J'avançai vers la barre. Je m'arrêtai devant.

La présidente qui se trouvait en face de moi avait un air bienveillant, ce qui me soulagea un peu. Elle était brune avec de grands yeux marron entourés

de longs cils, des sourcils finement dessinés, et des cheveux courts, si je me souviens bien.

Elle donnait tout de même l'impression d'être une femme ferme, stricte mais juste. Il émanait d'elle une aura positive, de combattante, de vainqueur. Je la trouvais magnifique. J'ai toujours été en admiration face aux femmes de pouvoir, aux femmes charismatiques qui évoluent dans un monde d'hommes et qui parviennent à s'imposer non pas en tant que femme mais en tant que ce qu'elles doivent être : juge, colonelle, militaire...

La présidente était légèrement maquillée. Elle devait avoir la cinquantaine, alors qu'elle semblait avoir trente ans tout juste. À dire vrai, ses mains la trahissaient, qu'elle essayait de rendre plus jeunes en décorant ses ongles avec du vernis rose bonbon et en usant d'une poudre spéciale. Son cou aussi, qu'elle avait laissé découvert, laissait apparaître quelques rides qui montraient le chemin vers une poitrine assez bien fournie pour une femme de son âge.

Quand j'étais petite, j'aimais ce jeu des « objets cachés », ou encore celui des « sept différences ». Cet appétit avait fait de moi une très bonne observatrice. Je ne parlais pas beaucoup, je préférais apprendre à analyser les comportements humains. Depuis, j'avais développé une sorte de don. J'avais appris à lire l'humain.

Je peux dire, encore aujourd'hui, que je sais ce qu'ils sont, je sais ce qu'ils veulent et je comptais, ce jour-là, leur donner beaucoup plus que ce qu'ils

attendaient.

La présidente me regarda et me dit d'une voix chaude :

— Mademoiselle De Almeida, vous jurez de parler sans haine et sans crainte, de dire toute la vérité, rien que la vérité ?

— Je le jure.

— Veuillez donc vous présenter à la Cour, nom, prénom, âge, métier.

— Bonjour, répondis-je, m'exécutant. Je suis assistante maternelle auprès des tout-petits au sein d'un centre associatif, j'ai vingt-huit ans, et je m'appelle Claryssa De Almeida, anciennement connue sous le nom de Sophie Croiza. Je suis la fille de monsieur Croiza.

Je pus alors voir les regards de toutes les personnes présentes à l'audience : elles étaient étonnées, chacune d'entre elles. Personne ne s'attendait à ça. Tout le monde croyait que j'étais morte. Sur mon dossier, il était marqué que j'étais morte. Mais en quelque sorte, le monde avait raison. Sophie Croiza était morte et ce depuis bien longtemps. Les quelques fois où elle était revenue à la vie, ç'avait toujours été pour tâcher de m'emmener avec elle.

De les voir tous aussi surpris donna à cette affaire un côté amusant, de mon point de vue. Le visage de la présidente s'endurcit.

— Expliquez-vous, mademoiselle, me dit-elle alors. Pourquoi avez-vous changé de nom et de quelle nature est votre intérêt pour ce dossier ?

— Je suis Claryssa De Almeida, madame la présidente. Il y a de cela dix-huit ans j'ai changé de nom. À l'époque je m'appelais Sophie et je vivais avec mon père. Mais David Croiza n'était pas un très bon... père, alors, avec l'aide des services sociaux et de madame Morin, mon assistante sociale et ma... nouvelle mère, on a réussi à trouver le moyen de me faire disparaître, pour que je puisse vivre, et oublier, tout simplement. Partir pour mieux revenir, tel le phœnix. Vous connaissez les phœnix, madame la présidente ? Ce sont mes animaux préférés, je sais qu'ils n'existent...

— Allez droit aux faits, mademoiselle !

— Oui, pardon. À l'époque, on a conclu un arrangement avec monsieur Croiza. Mais nos chemins se sont de nouveau croisés. Par le plus grand des hasards. Quoi qu'il en soit, je suis ici pour témoigner en faveur de monsieur Salimann. Il est innocent, je le sais, parce que c'est moi qui ai tenté de tuer monsieur Croiza.

Le silence qui régnait dans la salle était glacial. Un froid plus intense encore que celui que j'avais ressenti quelques minutes plus tôt dans la chambre où j'attendais mon tour. La présidente s'éclaircit la gorge et me demanda, usant d'une voix beaucoup plus autoritaire que précédemment :

— Mademoiselle De Almeida, êtes-vous consciente des propos que vous venez de tenir ?

— Oui, madame la présidente.

— Savez-vous ce que tout cela implique ?

— Oui, madame la présidente.

— Mademoiselle De Almeida, suite à cette révélation soudaine, vous allez être arrêtée par les officiers de police présents dans la salle, sous le chef d'inculpation de tentative de meurtre. Quant à vous, monsieur Salimann, vous êtes libre, plus aucune charge ne pèse contre vous. Je vous remercie cependant de rester sur le territoire français. L'audience est suspendue.

Je vis les policiers s'avancer vers moi, je me levai alors et tendis les bras vers l'avant pour qu'ils puissent me passer les menottes. Je n'opposai aucune résistance. Tout en m'écrouant, l'agent me fit connaître mes droits. Je le regardai dans les yeux et aperçus mon reflet dans ses pupilles. Je remarquai que mon teint, habituellement mat, était très clair, voire grisâtre. J'arrivais même à distinguer les cernes sur mes joues. Il était vrai que j'avais quasiment perdu le sommeil depuis près d'un an, et que ces derniers jours, et surtout ces dernières nuits, avaient été encore plus pénibles que toutes celles et ceux que j'avais endurés jusque-là.

Malgré cela, je pouvais lire, dans le regard de l'officier, que le désir l'envahissait doucement. Son regard était attiré par mon décolleté. Il pouvait, après tout, le décolleté avait été inventé pour que les hommes jettent leur regard dedans...

Je ne sais pas pourquoi, mais les hommes, en général, avaient toujours éprouvé du désir pour moi. C'est ainsi du moins que je l'ai toujours ressenti. Au

début, cela me mettait mal à l'aise, mais avec le temps, je m'y étais faite. Je savais que c'était ce désir qui m'avait amenée jusqu'ici ; c'était à cause de ce corps que j'en étais là.

J'avancai donc, accompagnée des deux officiers ; ils me conduisirent à leur véhicule, à l'extérieur du tribunal, afin de me transférer au poste et de procéder à la mise en garde à vue. Je me remémorai la lecture de mes droits. J'avais le droit de garder le silence. Le silence, c'était mon meilleur atout et je comptais bien le garder. Le silence. Je ne dirais rien si ce n'était à l'audience. Je voulais que le monde sache, je voulais qu'il vive avec ça. Après tout ce qu'il m'avait fait subir ! Je ne pouvais pas garder tout ça pour moi. Au nom de tous ceux qui avaient subi, au nom de tous ceux qui subiraient. Je voulais donner un exemple. Je n'avais pas fait ce que j'avais fait rien que pour moi, mais aussi au bénéfice de tous ceux qui avaient été, ou qui seraient, comme moi.

Je savais que je risquais de passer ma vie en prison, mais je préférais ça que d'être soi-disant libre et cependant prisonnière de mon passé. Il est plus difficile de se sortir la tête de l'eau quand on se noie volontairement...

J'avais voulu tuer cet homme. Je l'avais regardé tomber à mes pieds, espérant de tout mon être qu'il soit mort, j'avais même prié pour qu'il le soit. Mais il est toujours en vie. Je lui ai planté trois coups de couteau dans le ventre et dans le dos, sans toucher aucun organe vital. Je voyais ses yeux sortir de leurs

orbites. Les veines sur son front se gonfler et devenir violettes. Il était par terre, à genoux, rampant, il me tendait la main en essayant de me dire quelque chose, quand je l'ai assommé avec le dictionnaire.

Depuis, je me sentais vide. Plus rien ne m'importait. J'étais en vie, mais morte à l'intérieur. C'était pour cela que j'avais décidé de me rendre. Pour cela et surtout parce que je ne supportais pas le fait qu'on puisse faire de lui une victime. J'étais déjà une morte-vivante. Vivre avec la mort d'un monstre me dérangeait moins que de vivre en sachant qu'un innocent était enfermé à cause de moi... pour moi... *Un pauvre académicien tué par un sans-papiers*. Les journaux allaient s'emparer de l'affaire et Romain serait condamné avant même que son procès n'ait commencé. Mon pauvre Romain. Je l'aimais si fort. Je ne voulais pas qu'il soit mêlé à tout ça. C'était sa faute, il n'aurait pas dû me suivre.

Être assimilé à une affaire de tentative de meurtre sur une personne qui, mine de rien, est respectée dans son milieu, une personne qui connaît du monde, une personne influente, n'est jamais très bon, surtout quand on est sans-papiers.

Monsieur Croiza était un homme de pouvoir. Bien entendu, il n'était qu'académicien, mais cette position ne reflétait en rien l'influence qu'il exerçait sur certaines personnalités politiques. Il avait « fait » l'ENA, comme on dit, il avait été ambassadeur de France dans de nombreux pays, au Cap-Vert notamment, où, il y avait des années de cela, il avait rencontré une jeune fille. Une belle jeune fille, rieuse,

expressive et surtout, inaccessible. Il la couvrit de bijoux, il nourrit sa famille. Il lui apprit à lire et à écrire. Lui enseigna les « bonnes manières ».

Ils tombèrent amoureux. Il l'emmena en France, l'épousa et lui fit un enfant. Peu de temps après la naissance, la belle jeune fille s'en alla. Elle disparut. Cette histoire remonte à tellement longtemps.

Monsieur Croiza n'était plus à présent qu'un homme de soixante ans, qui vivait seul dans un grand appartement à Paris, sur les Champs, qui recourait de temps en temps aux services d'une *escort* afin de sortir du train-train quotidien qu'était devenue sa vie. Il ne s'attendait pas à ce que les choses prennent un tel tournant.

Quoi qu'il en soit, ce jour-là, sa vie avait effectivement pris un nouveau virage et mes aveux n'en étaient que le point de départ.